

un fez, un regard, des entrelacs

Dans un salon de thé toulousain, des gravures et des toiles aux murs. On les a choisies comme des objets de décoration, pour leur désuétude et leurs teintes passées, qui contribuent au charme du lieu — certainement pas pour leur valeur artistique ou leur beauté. Derrière ma compagne assise sur la banquette, une image attire mon regard, je ne parviens pas à m'en détacher. Je la regarde à travers mon amie. C'est une gravure classique, d'un style assez ronflant — postures exagérées, drapés pesants, muscles saillants. Sans la légende, « La femme de Darius à genoux devant Alexandre le Grand », j'aurais cru à une scène biblique ou mythologique. L'image en soi n'est pas captivante, pourtant je ne peux pas lui échapper : je me perds à l'explorer, je suis entraîné dans l'histoire que racontent les gestes, les visages, les détails. Imploration, grâce, contreparties...

Je me souviens des images imposées à mon enfance. Il y avait chez la Moute quelques reproductions de portraits flamands, des Van Eyck peut-être, des visages très purs, sans expression, mais dont le regard fixait le spectateur avec une noble indifférence. Je me rappelle une coiffe, une sorte de fez de Flandre. Rien dans ces tableaux qui puisse fasciner un enfant, pas d'histoire à reconstituer ou à inventer, mais une présence inquiétante sur le mur, permanente.

Beaucoup plus tard, dans son appartement de Suresnes, le Saint-Jérôme de Léonard de Vinci, un genou en terre et le regard tourné vers le ciel. Son imploration à jamais sans réponse, il demeurait là, au-dessus du lit. Je me demande ce qu'il est devenu aujourd'hui que la Moute est partie, au ciel, justement.

Je me rappelle aussi les motifs du papier peint dans ma chambre à Châteauneuf. Quand le sommeil tardait à venir, ou bien au réveil, mes yeux s'emmêlaient dans les entrelacs périodiques du motif. Je recherchais un début et une fin, un rythme ; à la frontière entre les lés, je guettais les défauts, je vérifiais l'alignement des motifs. Dans les toilettes, il y avait un papier peint avec des scènes de chasse — des faisans, des fusils, des cors — et quand ma station durait un peu, je me livrais, là aussi, au décodage du motif.

J'ai voulu échapper aux regards fixes des tableaux, j'ai voulu soustraire mes yeux à la prison que dessinent les motifs des papiers peints. Chez moi, les murs peints à la chaux n'offrent pas de prise, et nul portrait ne vous observe. Rien qui puisse vous obséder. Rien que le vide, que tempère un chaleureux désordre.

